

et comment, à elle seule, elle répara les fautes de nos généraux ; elle nous enseigne ce que peut l'art de négocier pour le salut d'un peuple, non seulement quand le négociateur est habile, mais surtout lorsqu'il est honnête, ferme, infatigable, persévérant. Le marquis de Torcy était tout cela : il avait plus que des vues élevées, plus qu'un sens exact des besoins et des intérêts de la France, il avait une indomptable fidélité à son souverain, une foi entière aux destinées comme au génie de son peuple ; il sauva l'un et l'autre par sa ténacité non moins que par sa prudence, autant par son esprit de suite que par son soin de ne négliger ni un humble serviteur ni la moindre des occasions.

M. Frédéric Masson s'est épris de son sujet, et il n'a pas tort : nous en connaissons peu qui prouve mieux le ressort et l'énergie de notre vieille race. Il s'est également épris de Torcy lui-même, qu'il proclame le plus grand des secrétaires d'État de Louis XIV, et il a raison, car dans les premières années du dix-huitième siècle, Torcy et Pontchartrain sont les deux figures, sinon les plus brillantes, du moins les plus pures de toutes celles que l'on rencontre dans les conseils du *Roi-Soleil* dont les rayons affaiblis étonnaient encore l'Europe. Pourquoi veut-il nous faire de cet habile et correct négociateur un janséniste, presque un réformé ? Est-ce pour le grandir, est-ce pour l'abaisser ? Ni l'un ni l'autre peut-être ; mais Torcy ne méritait aucun de ces noms : ses véritables ancêtres ne sont ni Calvin, ni Saint Cyran, pas même les Arnault dont il ne se rapprochait que par sa femme, ce sont plutôt les Suger, les Joinville, les Jeannin, et aussi les Bossuet, dont il a toute l'orthodoxie monarchique et religieuse.

HENRI BEAUNE.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES ÉMIGRÉS PENDANT LA RÉVOLUTION
FRANÇAISE, par M. FORNERON. — Paris, Plon et Nourrit, 1884, 2 vol. in-8.
— Prix : 15 francs.

On formerait une nombreuse bibliothèque avec tout ce qui a été écrit déjà sur la Révolution française, tant ce sujet est vaste et peut être traité de diverses manières. Tout n'a pas été cependant dit encore sur cette douloureuse époque de notre histoire qui vit sombrer la grande et brillante société de nos pères et émerger un monde nouveau sur lequel, si Dieu ne les détourne, viendront fondre, et avant peu, de nouvelles et sanglantes calamités. Un habile écrivain, l'auteur de l'*Histoire de Philippe II* et des *Ducs de Guise*, M. Forneron, s'est donc attaché à refaire une page, bien incomplète jusqu'à présent, de cette lamentable époque-celle de l'émigration. « On a oublié jusqu'ici, dit-il avec raison, de peindre cette grande colonie d'exilés variant ses peines de la diversité des climats. Les documents se perdent, la tradition s'efface, d'autres maux, peut-être, vont faire oublier ceux qu'a produits cette catastrophe. Le vieux monde a disparu pour jamais, on ne connaît pas son agonie, les cris de douleur ont été étouffés. » Toutefois, M. Forneron n'aborde son sujet qu'après une excellente esquisse des événements accomplis depuis le premier jour de la Révolution jusqu'à l'heure néfaste, où l'élite de la nation se vit dans la cruelle nécessité d'aller chercher sur la terre étrangère la sécurité qu'elle ne trouvait plus en France. Dans cette esquisse, se rencontrent des pages des plus vraies sur l'esprit, les mœurs, les habitudes, les vertus et les vices du vieux monde que la philosophie dissolvante des sectaires, d'alors avait empoisonné, comme les sectaires de nos jours empoisonnent le